

G.H. Weil

LA MALAY-DAMSEL

Roman

Atramenta

introduction

Myanmar (ex Birmanie) dans l'archipel des Mergui, Bibert et Fred sur leur jonque La Malay-Damsel, se lancent dans le tourisme. Ils apprennent qu'à la fin de la seconde guerre mondiale, sur une petite île de l'archipel les Japonais ont caché un fabuleux trésor.

Soixante-dix ans après, des pêcheurs Mokens, les gitans de la mer, y sont retrouvés noyés, dans des conditions mystérieuses.

Simultanément, dans la jungle du nord Congo deux aventuriers découvrent des œufs de Dinosaur. Leur découverte entraîne meurtres et disparitions.

Une jeune journaliste, Karin, va vivre avec les deux marins la recherche du trésor. Puis, dans le sillage de Bibert, tenter de récupérer les œufs fossiles.

Du Myanmar des Mokens, au Congo des Pygmées, en passant par Singapour, Malabo et Paris. Les jeunes gens parviendront-ils à échapper aux commandos, aux attaques de pirates et déjouer les complots ?

1

Le clapotis de l'eau sous la coque incite aux rêveries. Assis sur le bastingage Bibert contemple sans le voir le paysage qui l'entoure. C'est le levé du jour et les bruits ne lui parviennent qu'étouffés. Les couleurs ne sont que des dégradés de gris, très doux.

Combien de matins l'ont vu pareillement saisi de cette songerie désabusée ? Hier, c'est aujourd'hui. Pourtant, le temps a fait son œuvre. Pour avoir déjà tenté d'en mesurer les ravages, il connaît la vacuité de sa tentative. En fait ce qu'il ressent surtout c'est une grande, une immense fatigue. Oui, c'est ça ! Son découragement n'est qu'un épuisement. C'est parce qu'il était fatigué des hypocrisies nécessaires à la vie en société, parce qu'il a voulu inverser les proportions entre authenticité et compromission, qu'il se retrouve à s'emmerder sur un bateau qui lui a coûté, beaucoup trop cher. Menant une vie de rentier (sans les rentes) de prétentieuses Marina, en fonds de ports-dépotoirs.

Alors, pourquoi continuer ce style de vie, pourquoi conserver malgré-tout cette passion pour la mer et les voiliers ? La seule réponse à peu près valable que Bibert puisse trouver est que, ce dont il est réellement épris c'est surtout d'une idée, celle de la formidable liberté que peut, enfin que devrait procurer cette façon de voyager. De ce rêve, ne reste que le plaisir de la complicité et de la lutte avec les éléments, la mer, le vent, l'orage. L'illusion du choix, la joie d'être maître de sa destinée.

Quelques fois, au hasard d'une escale, il surprend des regards envieux. C'est gratifiant d'être envié pense-t-il, mais pas suffisant